

Des expériences amoureuses

Claire Martin, *Il s'appelait Thomas*, Québec, L'instant même, 2003, 210 p., 24,95 \$.

Ariette Cousture, *Tout là-bas*, Montréal, Libre Expression, 2003, 160 p., 19,95 \$.

Ook Chung, *L'expérience interdite*, Montréal, Boréal, 2003, 196 p., 19,95 \$.

Hugues Corriveau

Numéro 112, hiver 2003

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/37985ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Corriveau, H. (2003). Compte rendu de [Des expériences amoureuses / Claire Martin, *Il s'appelait Thomas*, Québec, L'instant même, 2003, 210 p., 24,95 \$. / Ariette Cousture, *Tout là-bas*, Montréal, Libre Expression, 2003, 160 p., 19,95 \$. / Ook Chung, *L'expérience interdite*, Montréal, Boréal, 2003, 196 p., 19,95 \$.] *Lettres québécoises*, (112), 22–23.

Des expériences amoureuses

En des lieux isolés, tout peut surgir des sentiments exacerbés ou pulsionnels.

R O M A N | HUGUES CORRIVEAU

UN BONHEUR TRANQUILLE, DIRAIT-ON, nous arrive avec les derniers livres de Claire Martin, bonheur fragile, comme au matin, à l'heure du café, quand l'été odore et que l'ennui distille quelque peu son haleine humide.

UNE VOIX VENUE DU PASSÉ

Chaque livre de Claire Martin nous ramène cette petite musique presque surannée qu'on croyait oubliée, mais si belle parfois qu'on revient loin en arrière, dans ces romans anciens d'une grande finesse, en demi-teintes, avec cette voix d'ailleurs si prégnante. *Il s'appelait Thomas* est de cette eau limpide, écrit en une prose parfaite, lumineuse même, avec ce brin de retenue qui ajoute à la discrétion du propos :

Blotti au fond de sa voiture, il se demandait pourquoi il avait choisi cela. Choisi ? Accepté plutôt. Pauvre jeune homme avec rien d'autre que sa vie prévue devant lui et sa promesse. Un jeune homme bien de sa personne, selon l'expression coutumière, arrivé là comme on échoue, après le départ de l'ancien pasteur qui était parti pour une paroisse plus considérable. Lui, Thomas, commençait son premier ministère. (p. 7)

Ainsi débute ce roman délicat qui nous fera suivre deux personnages, à savoir Thomas, dont on nous racontera l'histoire à la troisième personne, et son ami Clarence, médecin, qui écrira la sienne au je. Roman à propos d'une amitié solide, mais aussi roman des amours qui viendront aux deux hommes, comme par inadvertance. Amours heureuses dans les deux cas, mais aux destins parfaitement opposés. Le roman exige tout de même quelque drame obscur, quelque opposition aux idylles trop faciles. Et Claire Martin sait y faire pour ficeler cette lente montée de la passion dans le cœur attendri de ses protagonistes. On aimerait bien, ça et là, un peu moins de doucereuses lamentations, mais ne chipotons pas trop car, en ce lieu, on parle de cette manière exsangue qui édulcore la réalité pour en mieux donner le ton festif et rose des salons d'antan :

Les jours qui passent sont devenus des années. Le petit de Thomas grandit dans la maison où la grand-tante de Nellie a séduit Philémon. Il est si beau, il a comme une signature les yeux de Thomas, que toute la paroisse oublie d'être scandalisée. On n'est pas éloigné de le regarder comme un enfant mythique et l'on dit à sa mère : « Comme vous devez être heureuse, c'est un cadeau des dieux. » Il est vrai. Du temps de l'Olympe quelques déesses ont métamorphosé leur amant en cerf, en fleur et quoi d'autre. (p. 203)

On aurait le goût de se laisser tomber ici dans un fauteuil immense, soupir de contentement à la clé, en se disant qu'un vieux scotch, devant un feu de foyer, est toujours le bienvenu à l'heure des amours ancillaires.

ÎLE DE LA TOURMENTE

Je ne serai pas le premier à avoir fait le rapprochement, mais le *Tout là-bas* d'Arlette Cousture nous fait craindre une trop grande parenté avec *Les fous de Bassan* d'Anne Hébert quand on sait que l'histoire se passe, dans les deux cas, dans une communauté isolée aux passions exacerbées, sous l'œil du simple d'esprit du village. Mais l'art d'Arlette Cousture nous épargne d'aller plus loin dans la comparaison. La langue qu'elle utilise, pour infiniment moins poétique que celle déployée avec faste par Anne Hébert, n'en est pas moins précise, de telle sorte qu'on suit allégrement cette histoire, nous laissant mener, un peu paresseusement, jusqu'aux confins de ces âmes tourmentées :

Luke avait l'œil presque fermé en regardant le trottoir de bois qui sillonnait l'île de Harrington Harbour et que tous devaient emprunter pour se rendre aux maisons des insulaires. Timide, presque timoré, Luke s'effaçait pour laisser passer les véhicules tout-terrains, les seuls autorisés à côtoyer les piétons qui étaient presque maîtres des lieux. (p. 12)

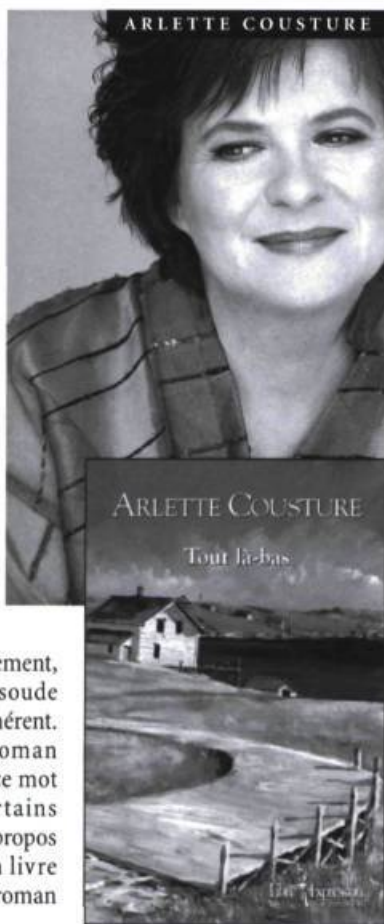
Luke, c'est ce frère jumeau de Lucy, sœur sacrifiée à la garde de son frère simplet ; les Sheltus, ce sont une famille pauvre de sept enfants qu'une mère « sauvageonne » et un père malchanceux à la pêche soutiennent à peine un cran au-dessus de la pire des misères ;

Wilbord et Joséphine, c'est l'inévitable couple de vieux, mais séparé depuis des lustres ; et à travers eux tous, des désirs refoulés ou assouvis dans le creux marin d'une grotte secrète. Microcosme explosif, sans doute, pour les fins de la fiction. D'autant plus qu'il faut compter avec la présence de Manny, une femme de 50 ans, veuve, qui refuse de croire en la mort de son mari et qui accueille chez elle un curieux personnage, Alexandre, dit Alex, par qui les choses vont basculer.

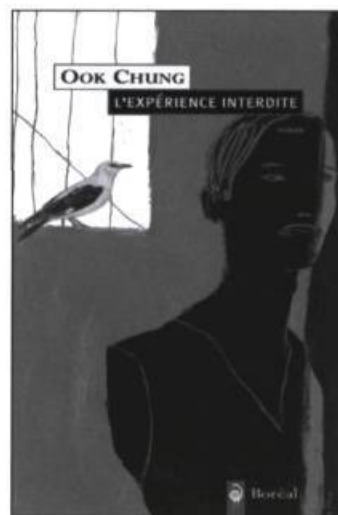
C'est peut-être le seul reproche qu'on puisse vraiment faire à Arlette Cousture que d'introduire, dans cette île aux codes de conduite si stricts, vécus devant tout un chacun, un pédophile en fuite. Là, la vraisemblance de l'ensemble en prend un coup, parce qu'on ne croit pas une seule minute au choix de ce personnage, à son incroyable inconscience de penser trouver refuge en un lieu si singulier. Comment, en effet, peut-on une seconde imaginer qu'il puisse récidiver, là, à Harrington Harbour, sans être de nouveau sujet



d'opprobre? Quoi qu'il en soit, Arlette Cousture écrit sobrement une histoire dont les protagonistes ont suffisamment de caractère pour s'imposer à nous en une sorte de vision, là aussi surannée, rattachée à Péribonka ou à Griffin Creek, c'est selon, mais dont la dose d'humanité s'incarnerait quelque part dans cette île tourmentée. De toute évidence, pour parvenir à bien digérer l'ensemble de ce roman, faudrait-il croire qu'une femme du milieu décrit puisse y faire venir un faux fils qu'elle aurait abandonné des années auparavant, faudra-t-il croire encore que l'homme le plus pauvre de l'île soit sujet au mépris, faudrait-il croire d'abord et avant tout à la cohérence de ce milieu, justement, que l'artifice des événements soude assez difficilement en un bloc cohérent. Mais bon, nous avons là un roman agréable et, si je savais ce que ce mot recèle, je dirais, comme certains critiques se plaisent à l'écrire à propos d'autres fictions, que voici un livre rafraîchissant. Voici surtout un roman populaire d'une belle venue.



tombe dans une sorte de léthargie d'où seul un projet fabuleux réussira à le sortir. C'est alors qu'il a l'idée, à l'image de son maître ostréiculteur, de construire un château dans lequel il pourrait enfermer des écrivains esclaves. N'ayant pas l'argent nécessaire, il trouvera tout de même le moyen de les réunir au milieu de la jungle des Philippines, dans des cages immondes placées sous terre, chacun d'eux pourvu d'un tuyau qui perce son abdomen et qui draine la bile de son foie. Plus on se fait de la bile, plus on est inspiré, nous dit ce roman métaphorique!



Difficile de bien résumer ce livre touffu et plein de surprises, mais pour ceux qui auront le goût de pénétrer au cœur de ce monde insolite où couvent la révolte et le désir de liberté, car la création ne saurait être qu'à ce prix, Ook Chung saura leur prouver la qualité de son talent et de son imagination. Plus encore quand on sait que l'auteur a ici multiplié les manières, passant de l'article de journal au journal intime, à la narration plus conventionnelle, pour réussir à cerner cette vérité inatteignable qui sourd de l'imaginaire universel; d'autant plus quand on sait que marche ici le Yéti, solitaire et mythique figure de l'exclu. En quoi peut-on croire quand il s'agit de penser l'écriture romanesque? Ook Chung semble nous dire que tout est possible du moment que la cohérence, même improbable, des éléments les plus hétéroclites réussit à construire un univers fabuleux.

PROJET NOIR

L'expérience interdite de Ook Chung, c'est tout autre chose. Ce roman fantastique nous propose, dans une prose d'une très grande richesse, une réflexion sur le besoin d'écrire, sur la recherche de l'excellence, sur ce que peut devenir une obsession quand celle-ci ne sait trop comment se déployer. Bill Yeary veut réaliser un projet aussi beau que celui de Mikimoto qui chercha et trouva le moyen de produire des perles de culture d'une très haute perfection. Perfection est donc le maître mot qui va guider ce héros troublé, pressé par ce besoin de réaliser l'ultime beauté, de parvenir à ce que se crée, à cause de lui, l'objet parfait.



Aussi aura-t-il l'idée saugrenue de faire produire par des écrivains entravés des œuvres qui puissent remporter les plus grands prix littéraires. Les perles de culture de l'un se transforment ainsi, pour l'autre, en des perles littéraires que la métaphore soutient intensément tout au long de cette histoire tragique et sombre. Ama, le grand amour de Bill Yeary, étant morte, ce dernier

Nouveautés aux Editions TROIS

STÉPHAN KOVACS
UNE SAISON ÉTRANGÈRE, roman

GAËTANE BÉLANGER
L'ENFANT-NUCLÉAIRE, récit

DOMINIQUE LAVALLÉE
LA COURSE FOLLE DES SPERMATOZOÏDES, nouvelles

JOHANNE DUBUC
BALNEUM BLUES, nouvelles

NATHALIE DUPONT
UNE FEUILLE SEULEMENT, poésie

LUCY PAGÉ
MARCHER SUR TES OS, poésie